

## II. Rapport Postcolonialisme/ Exotisme

### II- 1- Le processus d'exotisation

Si l'exotisme relève d'un point de vue, d'un discours et d'une construction, il constitue davantage un processus qu'un état de fait. Pierre Mason, historien des images, identifie deux moments dans ce processus d'exotisation. D'abord, pour qu'un lieu, être humain ou objet lointain paraisse bizarre, il faut parvenir à l'aborder, à se saisir de lui et à le déconnecter du contexte local dans lequel il est parfaitement intégré et n'a rien de bizarre : il faut le dé-contextualiser. Pour ensuite le considérer selon notre point de vue, repérer ce qu'il a de curieux ou d'anormal, il faut le placer dans le cadre de notre société, où on le contemple et où on voit comme il s'écarte de nos valeurs et de nos habitudes : c'est la recontextualisation.

L'exotisation est un changement de contexte, par lequel l'objet exotisé est mis à disposition (de lointain, il devient proche) et qui construit son étrangeté. Ce processus correspond à un mouvement matériel : celui des objets exotiques qui quittent les terres lointaines et leur sens pour parvenir en Europe où ils sont si étranges ; celui des voyageurs européens qui, venus sur place, appréhendent avec leurs habitudes les objets locaux et les trouvent si curieux.

Le changement de contexte est nécessaire à l'exotisation, mais il doit être perdu de vue ou occulté pour fonctionner correctement. La recontextualisation qui fait perdre son sens à l'objet ou qui plus exactement réduit celui-ci à la bizarrerie brute de son altérité ne s'accommode pas du souci ethnographique ou géographique de présentation de celui-ci dans son cadre d'origine. L'objet perd de son exotisme si on en explique l'usage et le fonctionnement, si on le replace dans son lieu où il est finalement bien normal et compréhensible. Pour rester bizarre, l'objet exotique doit être opaque. Les notices et les cartels des musées ethnographiques ou d'art premier expliquent les objets qui y sont exposés ; s'ils atteignent leur but, ils en détruisent l'exotisme.

Les processus de *dé-* et de *re- contextualisation* reviennent à rendre matériellement appréhendable un objet qui doit rester symboliquement non appréhendable. Il s'agit en quelque sorte d'organiser le malentendu, ce qui n'est pas difficile. Le sauvage n'est exotique que quand c'est un bon sauvage, ou en tout cas un sauvage anodin. Le barbare peut fasciner, mais on ne trouve pas exotique ce qu'il a de féroce.

Tzevan Todorov mentionne la dimension paradoxale de l'exotisme, qui consiste à valoriser ce que l'on ne connaît pas, ou ce que l'on connaît moins (« *un éloge dans la méconnaissance* »). Mais, à la vérité, le paradoxe va plus loin. Le goût de l'exotisme conduit à aimer ce qui est (légèrement) autre : cela ne suppose-t-il pas un certain désamour de soi ? Si la dévalorisation de l'Autre correspond à la valorisation du même (ce qui est largement démontré), la valorisation de l'Autre ne correspond-elle pas à une forme de dévalorisation du même ? L'exotisme manifesterait un doute, une fatigue, une lassitude si ce n'est une haine de soi. C'est le cas d'André Gide, par le biais de son personnage principal : Michel. Dans *L'immoraliste*, Gide dénonce l'Autre (la France) pour affirmer son soi (soi de Michel) et de l'indigène.

La passion de l'exotisme qui saisit l'Occident dans la deuxième moitié du XIXe siècle présente bien ces deux faces. A la suite de J.-J. Rousseau et des romantiques, l'Occident considère sa civilisation avec circonspection, en perçoit les travers ou les impasses et rêve à un passé dont l'ailleurs est l'incarnation géographique : état de nature ou de sauvagerie d'une humanité heureuse et innocente ; civilisations en enfance, fortes et authentiques ; traditions anciennes d'un monde pré moderne. L'exotisme est une forme de nostalgie ; le voyage dans l'espace, un déplacement dans le temps. L'anti-modernisme de la fin de siècle qui se développe en Europe dans les années 1880 nourrit bien sûr le primitivisme (le goût pour l'antan) mais aussi l'exotisme (le goût pour l'ailleurs), comme l'illustrent si bien la vie et l'œuvre de Paul Gauguin.

Mais tout comme l'exotisme manifeste un goût pour l'ailleurs superficiel, réduit aux aspects anodins de celui-ci, le dégoût de *l'ici* est une lassitude bien plus qu'une remise en cause. On est fasciné par *l'Autre* et *l'ailleurs*, dont on dit le plus grand bien, mais sans se départir des privilèges inhérents à *l'ici*. L'admiration pour les sauvages et les barbares, aussi sincère qu'elle soit, se fait toujours sur la base de valeurs occidentales et s'actualise dans des pratiques que seule la domination occidentale Selon Victor Segalen, qui a écrit son *Essai sur l'exotisme* entre 1902 et 1918, il s'agit d'une « esthétique du divers ». Les sens s'émeussent avec l'habitude et la sensation ne retrouve de la vigueur que face à quelque chose de nouveau, de différent. C'est bien ce dont semblent attester les connotations négatives que le terme exotique acquiert quand il est usé, trop familier, et perd tout son attrait : l'exotisme est alors frelaté, inauthentique, folklorique, de pacotille, de bazar touristique.

En la matière, une analyse de contenu de l'imaginaire géographique occidental reste à faire. A ce stade, on peut avancer l'hypothèse que l'exotisme se décline en six domaines géo-sémantiques : proche-oriental, moyen-oriental, extrême-oriental, océanien, latino-américain et africain. L'importance démontrée par Edward Saïd de l'Orientalisme dans la perception occidentale de *l'ailleurs* et de *l'ici* explique les trois premiers et les termes retenus pour les qualifier. L'existence d'exotismes correspondant à des continents tient d'une part à ce que l'ici est aussi défini de cette façon (l'Europe), d'autre part à ce que, surtout depuis le XIXe siècle, l'appréhension de l'ailleurs et des autres passe effectivement par la fiction des continents et des races qui leur correspondraient. La détermination des domaines géo-sémantiques et de leur contenu résulte de l'histoire des explorations et de la colonisation, ainsi que des interactions complexes entre les Européens et le reste du monde.

Le terme *exotic* en est venu à désigner tout objet attirant dans son étrangeté, sans aucune dénotation géographique. Ainsi, aux Etats-Unis, une voiture exotique (*exotic car*) ne se caractérise pas par son origine mais par sa puissance, son prix, sa beauté, etc., qui en font un objet rare et désirable. Quant aux termes *exotic dance*, qui renvoyaient jusqu'aux années 1930 à des chorégraphies non-européennes, son sens change ensuite pour devenir à la fin des années 1950 un simple synonyme de *erotic dance* ou *strip tease*, sans que le spectacle n'évoque d'aucune façon des pays lointains.

L'exotisme passe par la mise à disposition de quelque chose ou de quelqu'un, privé de son sens, réduit à son altérité et offert comme tel au désir d'appropriation. La question de l'exotisme aboutit fatalement à celle de l'érotisme. La littérature coloniale raconte le plus souvent une histoire d'amour (terme bien peu idoine) entre un jeune colon et une indigène d'une sensualité ravageuse (union stérile qui ne peut déboucher que sur la mort de la seconde et/ou du premier). Voir l'œuvre de Mohamed Oued El Cheikh *Meriem dans les palmes* qui démontre la vision de son auteur comme pionnier de la possible assimilation entre la France et l'Algérie, dévoilée par le biais du mariage de Khadidja, femme arabe, musulmane indigène au capitaine Debussy, français, chrétien qui finira par mourir dès le début du roman.

La « petite épouse » est fréquemment présentée comme un animal ou un enfant, en tout cas une forme inférieure d'humanité : elle est à la fois lointaine et différente. L'étrangeté de son corps (ainsi la couleur de sa peau) ou de ses mœurs, procède d'une *dé-contextualisation* par laquelle on l'arrache au lieu et à la société indigène ; son attrait et sa possession passent par une *recontextualisation* dans le cadre colonial. La disponibilité de la femme indigène, à

laquelle on peut faire subir tout traitement, tient bien sûr à son statut de *quasi-objet*. Sa présence dans le paysage exotique n'est pas accidentelle : elle en est sans doute l'ultime incarnation

## **II- 2- Ce que l'exotisme fait – faire**

L'exotisme constitue une invitation au voyage et à considérer l'Autre et l'Ailleurs comme des objets de curiosité. On ne saurait lui imputer vraiment le désir d'exploration, au sens où il ne pousse pas vers l'inconnu. Il engage à reproduire un voyage qui a déjà été fait : celui d'où proviennent les textes ou les images si attirants qu'on veut aller voir en vrai. Longtemps après les premières découvertes, les itinéraires sont balisés et le spectacle bien rôdé ; l'exotisme alors déploie son double mouvement.

Dans un sens, les voyageurs se rendent vers les destinations rendues attractives par leur exotisation. Le rôle de l'exotisme dans l'adhésion passive ou active au projet colonial est difficile à évaluer. Le désir suscité par l'Empire, qui poussait tant de jeunes hommes à tenter l'aventure, tient à des facteurs multiples qu'on ne saurait certes réduire à l'imaginaire géographique de la colonie de destination. Mais la littérature de voyage (spécialement destinée aux jeunes), les tableaux et les romans des orientalistes sont pleins de promesses d'aventures, de paysages enchanteurs, d'une vie facile qui ont attisé le désir de leurs destinataires et très certainement joué un rôle majeur dans le départ de beaucoup.

Une véritable industrie se développe pour répondre à cette demande. Celle-ci a faibli au milieu du XXe siècle, plus friand de modernité que d'exotisme, mais elle reprend de la vigueur au début du XXIe, avec l'épanouissement postmoderne du goût pour l'Autre et « les cultures du monde ». Les produits « ethniques » camouflent leur exotisme par une appellation qui semble

## **II- 3- Dépasser l'exotisme ?**

Les quelques éléments qui viennent d'être cités ne visent qu'à donner la mesure des implications politiques et économiques de l'exotisme, qui sont majeures. La question ne relève pas seulement de l'imaginaire occidental ou d'une géographie culturelle désincarnée, exclusivement intéressée par les représentations. C'est à travers l'exotisme que l'Occident appréhende ou a appréhendé le monde. L'exotisme, en tant que catégorie de la pensée,

détermine des pratiques qui ont un effet réel sur le monde réel, et parmi ces pratiques, celles qui ont permis ou permettent à l'Occident de dominer ou d'exploiter le reste du Monde.

A la suite d'autres penseurs postcoloniaux, Dipesh Chakrabarty invite à « *provincialiser l'Europe* », c'est-à-dire à ne plus la considérer comme lui redonnant son sens (au risque de lui faire perdre de son charme ?). C'est la tentative dans laquelle s'engagent ethnologues et géographes qui travaillent depuis la fin du XIXe siècle sur des terrains « exotiques ». Aussi considérable que soit leur apport sur le plan scientifique, aussi louables que soient leurs intentions politiques ou morales, leur long effort a eu peu de résultats sur la dés-exotisation du monde, à l'encontre de laquelle leurs récits ont d'ailleurs parfois été instrumentalisés.

Le deuxième consiste en une déconstruction de l'exotisme. L'exposé du processus d'exotisation, l'explicitation de ses non-dits, la relativisation de son point de vue, la caractérisation de ses stéréotypes, etc. sont autant de moyens pour replacer l'exotisme dans le cadre de l'histoire des rapports entre l'Europe et le reste du monde. Il s'agit de recontextualiser l'objet exotique, non pas dans son cadre d'origine (qui peut-être n'existe plus et reste opaque à beaucoup) mais dans celui de la société qui l'a exotisé (voire dans celui de la société qui a été exotisée avec lui). Cette perspective présente une plus-value par rapport à la première. Elle ne cherche pas à nier l'exotisme par une sorte de retour dans le temps et dans l'espace qui redonnerait à l'objet exotique sa virginité et sa transparence, mais prend acte de la réalité de son exotisation et cherche à en rendre compte. C'est pour une part le but que se donnent les études postcoloniales.

La troisième passe par un retournement des points de vue. La *dés-exotisation* du monde nécessite peut-être l'affirmation, dans l'ancienne périphérie, d'un point de vue et d'une parole qui refusent de considérer l'Occident comme une norme et un centre absolu. Les Caraïbes, l'Inde, l'Afrique, le Maghreb sont aussi des ici, en droit et capables de se considérer comme tels.

S'agit-il de renverser les rapports de pouvoir et de poursuivre dans la voie de la domination, en tentant de faire des anciennes périphéries à leur tour des centres absolus, et de l'Occident une marge exotique ? Doit-on mettre l'accent sur l'émergence de positions et d'identités hybrides qui, dépassant les oppositions de l'ici et de l'ailleurs, vident ainsi de son sens l'exotisme ou plutôt le renvoient à l'héritage colonial et à la gestion de celui-ci ? Voilà des pistes explorées par Vidiadhar Surajprasad Naipaul, Salman Rushdie, Edouard Glissant,

Patrick Chamoiseau et tant d'autres auteurs dont l'œuvre littéraire, les essais et les prises de position proposent une nouvelle vision du monde, qui, quoique *dés-exotisé*, ne perd rien de son attrait. Un centre et une norme : un ici absolu. Dans le même mouvement, il faudrait *dés-exotiser* le reste du monde. Pour ce faire, trois perspectives se dessinent. La première passe par la continuation et le dépassement du processus d'exotisation, c'est-à-dire par recontextualisation, qui replacerait, au moins symboliquement, chaque objet exotique dans son cadre d'origine.

L'identité européenne sera ainsi marquée du sceau de l'autocritique, de la mise en doute, questionnement qui est contemporain de l'essor de la science. D'une certaine manière, la science se substitue à la religion dans la manière d'envisager le monde. C'est la science naturelle européenne puis occidentale qui a permis de répertorier et de classer les espèces végétales et animales encore inconnues des contrées lointaines ; c'est aussi la science occidentale qui a la première collectionné, sauvegardé, mis en valeur quantité d'objets précieux (et d'êtres) des civilisations premières. C'est enfin la cartographie qui a progressé comme jamais durant cette époque.

Quel est le rôle de l'exotisme dans ce processus d'élargissement culturel et scientifique ? Il fait prendre conscience à l'Européen qu'il existe d'autres voies que la sienne ; il pousse l'Européen à mettre en question ses propres certitudes, il lui ouvre de nouvelles possibilités sur le plan du mode vie et de l'aménagement de son environnement. L'exotisme participe ainsi du processus majeur qui fait sortir l'Européen hors de sa « *clôture ethnocentrique* ».

Certes, il existe aussi une face obscure des Découvertes et de l'exotisme qui a suivi : c'est le processus d'accumulation, de pillage parfois, du patrimoine de sociétés et d'environnements autochtones : objets de la vie quotidienne, œuvres d'art, parures, animaux empaillés ou parqués avec plus ou moins d'humanité dans des zoos, plantes et arbres transplantés avec plus ou moins de bonheur, sans oublier les « indigènes » que l'on trimballait de foire en foire aux côtés des singes. Ce transfert ou cette exploitation d'êtres, de biens et d'objets par l'Occident, s'il possède l'avantage de dépayser l'Occidental à la maison et de varier son paysage quotidien, a eu aussi son coût pour les populations « indigènes ».

Toutefois aujourd'hui, les Occidentaux sont prêts à rendre des services aux anciennes sociétés des contrées exotiques : ce sont des espèces locales complètement disparues que l'on réintroduit dans leur milieu naturel grâce aux couples d'animaux préservés dans les zoos

d'Occident, ou certaines richesses culturelles et artistiques que l'Occident a su préserver des ravages du temps et des guerres dans des musées bien aménagés. Ce n'est donc pas l'exotisme en soi qui est à condamner ou à louer mais les conditions dans lesquels il s'accomplit, ainsi que son usage.

L'avenir nous dira comment les nouveaux pôles de civilisation dominants sur la planète, encore peu considérés comme porteur d'un certain exotisme, agiront vis-à-vis de l'Occident. D'ici quelques temps, il sera extrêmement intéressant de lire des récits de voyage se déroulant en Occident écrits par des Indiens, des Chinois, des Arabes, des Africains, des Océaniens... Seront-ils le pendant des innombrables récits et relations de voyage écrits par les Européens et les Occidentaux en général, ou chercheront-ils tout autre chose en Occident que l'exotisme, celui-ci ayant coïncidé avec un moment de l'Histoire et un point de vue spécifique porté sur la découverte de la Terre ?

Les études postcoloniales permettent d'analyser ces aventures coloniales à travers les thèmes du choc des cultures, du racisme, de l'hybridité, de l'identité et de l'altérité. Alors que la majorité des écrivains postcoloniaux provenant des anciennes colonies condamnent d'emblée le système colonial et sa mentalité, les écrivains de la métropole sont plutôt partagés entre le soutien et la condamnation de la Mission Civilisatrice dans les colonies.

Boudée un temps par l'enseignement universitaire hexagonal, la perspective postcoloniale renouvelle la compréhension du champ littéraire contemporain. Elle vise autant l'étude des œuvres qui sont le produit d'une situation coloniale que celles qui, en palliant les béances de l'histoire, tentent de transmettre une mémoire qui excède les récits officiels. Face à une multiplicité de contextes historiques et linguistiques, l'approche postcoloniale est avant tout comparatiste et réflexive : elle dit toujours le lieu depuis lequel elle parle. Il est important d'observer et de décrire la manière dont la mémoire investit les pratiques littéraires et la critique contemporaine, et dont les écritures actuelles explorent la mémoire.

## **Conclusion**

Où en sommes-nous de l'étude des traces postcoloniales en littérature aujourd'hui ?

Deux champs du littéraire sont concernés, unis mais différents, parce que l'un se relie à l'histoire ; la critique et la théorie postcoloniale de la littérature, entrant peu à peu dans l'université française. Le second se relie plutôt à la mémoire : les écritures « postcoloniales. (À donner l'exemple de la guerre d'Algérie)

Depuis, la même question est posée aux témoins, aux acteurs, aux historiens, aux écrivains : quels mots employer pour la décrire dans toute sa violence, sa complexité, son potentiel d'espérances et d'ambitions contradictoires ? Quelle parole saura saisir les pans de vérité en dehors des discours idéologiques reconstruits *a posteriori* par les uns et les autres ? La littérature saura-t-elle dire ce que l'histoire a tant de mal à établir et à faire reconnaître ? » La question est celle des « savoirs de la littérature », pour reprendre le titre d'un récent numéro de la revue *Annales*<sup>2</sup>, en l'occurrence des savoirs postcoloniaux de la littérature.

De Mongo Béti ou Ahmadou Hampâté Bâ, pour l'Afrique subsaharienne, à Mohamed Dib ou Kateb Yacine pour le Maghreb, de nombreux « classiques » francophones ont livré des romans, parfois de première importance, sur leur pays à l'époque coloniale. Il s'agissait de dire l'expérience individuelle et collective à l'ère coloniale ou durant les combats contre l'occupation coloniale, tout en évitant le simple témoignage. Les auteurs voulaient reconstituer une expérience existentielle dans la totalité de ses aspects, dans son irréductible complexité. La fiction va plus et moins loin que l'histoire, *Nedjma* de Kateb Yacine n'est pas une histoire du retentissement des événements de Sétif sur la population algérienne. *L'Étrange Destin de Wangrin* d'Ahmadou Hampâté Bâ n'est pas un reportage romancé sur la situation des Africains dans l'Afrique coloniale française.

La littérature vient brouiller le partage trop simple entre la mémoire, conçue comme nourrie d'affects, de sentiments, voire de ressentiment, et l'histoire, comme reconstitution dépassionnée du passé. Elle est une reconstruction spécifique totale (au sens où elle s'attache à tous les aspects de la vie) de l'expérience coloniale et une exploration subjective des relations qui relient notre présent à certains événements passés présentés comme majeurs.